

REVUE INTERNATIONALE

DE

L'ENSEIGNEMENT

PUBLIÉE

Par la Société de l'Enseignement supérieur

COMITÉ DE RÉDACTION

M. BROUARDEL, Membre de l'Institut, Doyen de la Faculté de Médecine de l'Université de Paris, Président de la Société.

M. LARNAUDE, Professeur à la Faculté de droit, *Secrétaire général* de la Société.

M. HAUVETTE, Professeur adjoint à la Faculté des Lettres, *Secrétaire général adjoint*.

M. DURAND-AUZIAS, éditeur.

M. BERTHELOT, Membre de l'Institut, Sénateur.

M. G. BOISSIER, de l'Académie française, Professeur au Collège de France.

M. BOUTMY, de l'Institut, directeur de l'École libre des Sciences politiques.

M. BRÉAL, de l'Institut, Professeur au Collège de France.

M. BUISSON, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

M. ALFRED CROISSET, de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres de Paris.

M. DARBOUX, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, doyen de la Faculté des Sciences de Paris.

M. DASTRE, Professeur à la Faculté des Sciences de Paris.

M. EDMOND DREYFUS-BRISAC.

M. GAZIER, professeur adjoint à la Faculté des Lettres de Paris.

M. E. LAVISSE, de l'Académie française, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

M. CH. LYON-CAEN, de l'Institut, Professeur à la Faculté de Droit de Paris.

M. MONOD, de l'Institut, Directeur à l'École des Hautes-Études.

M. MOREL, Inspecteur général de l'Enseignement secondaire.

M. L. PETIT DE JULLEVILLE, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

M. SALEILLES, professeur à la Faculté de Droit de Paris.

M. A. SOREL, de l'Académie française.

M. SOUCHON, Professeur à la Faculté de droit de Paris.

M. TANNERY, maître de conférences à l'École normale Supérieure.

M. TRANCHANT, ancien Conseiller d'Etat.

RÉDACTEUR EN CHEF

M. FRANÇOIS PICA VET

TOME QUARANTE-DEUXIÈME

Juillet à Décembre 1901

PARIS

LIBRAIRIE MARESCQ AINE

A. CHEVALIER-MARESCQ & C^{ie}, ÉDITEURS

20, RUE SOUFFLOT, V^e ARR.

—
1901

REVUE INTERNATIONALE
DE
L'ENSEIGNEMENT

OUVERTURE DES CONFÉRENCES

A LA FACULTÉ DES LETTRES

DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

La séance d'ouverture de la Faculté des lettres a eu lieu le vendredi 8 novembre, à 2 heures, sous la présidence de M. Alfred Croiset, membre de l'Institut, entouré des professeurs de la Faculté. Au début de la séance, M. Lanson a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

M. le doyen m'a fait l'honneur de me charger de prononcer l'allocution d'usage pour l'ouverture des conférences de l'année 1901-1902. Il ne pouvait me confier une tâche plus agréable que celle de vous souhaiter la bienvenue, et de causer quelques moments avec vous de notre œuvre commune.

Mais je me trouve en même temps fort embarrassé. Il est naturel que je cause avec vous des études dans lesquelles j'ai été appelé à vous diriger, à côté de maîtres illustres ou éminents : et c'est ce qui m'embarrasse. Car un historien vous dira facilement, je l'imagine au moins, comment vous devez étudier l'histoire à l'Université, et un grammairien la grammaire. Il n'en va pas de même pour la littérature française. Tandis que les autres spécialistes d'un même ordre se mettent assez vite d'accord sur les méthodes qui conviennent à leur matière, l'accord n'est pas fait chez nous. Les trois ou quatre hommes supérieurs qui soit par leurs livres, soit dans des chaires

de l'Université de Paris ou d'une maison voisine, représentent devant la France et l'Europe les études de littérature française, ont chacun leur manière, leur orientation. On ne peut pas, de la considération de leurs méthodes très différentes et parfois incompatibles, tirer l'idée de la façon dont notre enseignement peut être organisé.

Aussi, en vous apportant quelques idées sur ce sujet, vous les proposerai-je non pour bonnes, mais pour miennes.

La confusion et la difficulté proviennent de deux causes principalement : en premier lieu, l'existence de certaines traditions dans l'enseignement même ; en second lieu, l'état de la critique et de l'histoire littéraire en France, en dehors de toute application universitaire. Voici ce que je veux dire.

Vous êtes trop jeunes, Messieurs les étudiants, heureusement pour vous, pour avoir vu ce qu'était l'enseignement supérieur avant ces vingt-cinq dernières années. Mais vous n'êtes pas assurément sans avoir entendu peindre la désolation de ces Facultés sans étudiants. Les chaires magistrales de littérature française étaient, à l'ordinaire, la retraite des professeurs fatigués, qui venaient y continuer dans une solitude tranquille les gestes habituels de l'enseignement. A Paris souvent, et çà et là par hasard en province, un homme illustre, dans sa force, ou un jeune homme de talent, qui se préparait un avenir, emplissait la salle de cours : des magistrats, des commerçants ou des officiers retirés, des étudiants en droit ou en médecine, des dames quelquefois jeunes, venaient entendre le professeur en renom. Ce public d'occasion ne lui demandait qu'une chose, de le captiver, de lui procurer un noble et délicat amusement intellectuel, de lui fournir chaque semaine la démonstration de son talent. Souvent, en des temps rigoureux, la liberté se réfugiait chez nous ; et quand la tribune était muette, la presse baillonnée ou servile, l'éloquence épigrammatique de la chaire universitaire soulageait la conscience publique. En somme, ces grands professeurs étaient des conférenciers : la Bodinière n'existait pas et l'Odéon n'était encore qu'un théâtre.

Je n'ignore pas, Messieurs, que l'on peut défendre cette pratique : et que ne peut-on défendre ? En tout cas ces leçons éclatantes pour le public du dehors ne sont qu'une forme de l'extension universitaire, et non la fonction essentielle et propre de l'Université. Nous avons alors l'extension universitaire sans avoir, à vrai dire, d'Université.

Toujours est-il que cette conception, après 1870, parut condamnée. MM. Dumont et Liard réorganisèrent, je puis dire créèrent les Universités, et des étudiants, d'authentiques étudiants en lettres parurent aux cours de littérature française. C'était excellent, et le résul-

tat faillit être désastreux. Car ces étudiants étaient des jeunes gens — naturellement — en quête d'une position sociale, donc de diplômes ; les diplômes appellent les programmes, et les programmes, quels qu'ils soient, et quels que soient les hommes qui les appliquent, contiennent toujours une invitation à la préparation hâtive, étroite, mécanique. La littérature française, jadis matière d'exercice oratoire, devenait matière d'examen. Les Facultés, où jadis des lettrés curieux venaient à certains jours se récréer, tendaient à être — passez-moi le mot — des « fours » à licence ou agrégation. Le gain était-il considérable ?

Je n'ai pas besoin d'expliquer comment, de bonne heure, ce danger a préoccupé la plupart de vos maîtres : comment, à la place de l'exposition d'éloquence, à côté de la préparation d'examens, ils ont essayé ou plutôt, permettez-moi de le dire, en ma qualité de nouveau venu qui n'y prétend aucune part d'honneur, ils ont réussi à créer ces laboratoires de recherche et d'apprentissage scientifiques sans lesquels on peut avoir le nom d'Université, on n'a pas la chose. Mais ici, pour la littérature française, s'est rencontrée la seconde difficulté dont je vous parlais.

Je ne veux pas vous faire l'histoire de la critique depuis la Renaissance. Mais songez, Messieurs, à tout ce que nous avons eu. Le dogmatisme classique d'abord : et alors l'étude de la littérature consistait à remarquer finement la régularité et l'irrégularité des œuvres. Le romantisme ensuite : et dans les livres comme dans la nature l'on découvrait, l'on inscrivait son individualité, sa conception du monde et de la vie. Parler d'un auteur, c'était parler de soi. Mais avant le romantisme, l'histoire littéraire était née. Madame de Staël avait enseigné à Villemain le rapport de la littérature et de la société. Puis Sainte-Beuve précisa ce rapport : il trouva l'intermédiaire par lequel la société agit sur la littérature : c'est l'auteur, et l'étude d'un livre fut pour lui la psychologie d'un écrivain. Nous avons passé ensuite par la période de la philosophie de l'histoire : mais au lieu des théories religieuses et métaphysiques et *sociales* qui de Bossuet à Guizot dominèrent l'étude des faits politiques, l'histoire littéraire, née plus tard, a subi le joug des théories scientifiques. Nous avons eu le déterminisme de Taine, et l'un des plus vigoureux esprits de notre temps aura apporté l'évolutionnisme. Alors s'est produite la réaction impressionniste contre la rigidité de ces constructions systématiques : pareils à des romantiques devenus conscients, de délicats esprits nous ont averti que ce qu'ils appelaient Corneille, c'était leur *moi* modifié à l'occasion de Corneille : ils nous ont dénié le pouvoir de trouver autre chose que nous dans nos lectures.

Voilà, messieurs, en un raccourci bien insuffisant, les aventures de la critique et de l'histoire littéraire aux trois derniers siècles. Eh bien ! ce qui confond l'esprit, c'est qu'il n'y a pas une des positions que je viens de définir — sans parler de celles que je n'ai pas définies — il n'y en a pas une qui ne soit tenue encore par quelque esprit distingué ; même les conceptions les plus antiques, les plus lointaines ont encore des survivances inattendues et brillantes. Et ainsi la critique et l'histoire littéraire ne sauraient imposer une forme définie à l'enseignement dans l'Université, dans l'état actuel.

De ce défaut d'une méthode générale et généralement reconnue il résulte, Messieurs, que beaucoup d'entre vous quand ils viennent chez nous continuer leurs études de littérature, ne savent comment s'y prendre, sont tout confondus et désorientés : ne rencontrant nulle part une conception claire du travail à faire, un grand nombre travaillent mal, et quelques-uns travaillent peu. On ne pense qu'à l'examen, au succès, et à faire pour être reçu la préparation la plus économique. On se dit que du français, ça se comprend toujours ; on croit qu'expliquer du français, c'est dire quelque chose, n'importe quoi, pourvu qu'on parle. On lit une fois, rapidement, dans l'édition à 25 sous ou à 25 centimes, ou bien on ne lit pas les auteurs du programme. Le jour de l'examen, on fait appel à tout l'esprit qu'on a, on excite son cerveau, pour en faire jaillir une idée, une formule, au petit bonheur, vraie ou fausse, originale ou plate. Rester court, ne rien trouver, voilà le grand malheur. Quand on s'est garni la tête de phrases de Taine, de M. Brunetière, de M. Lemaître, de M. Faguet, et qu'on peut coudre ensemble les morceaux incohérents de tous ces maîtres, on croit s'être assuré contre les accidents du travail en Sorbonne.

Ce n'est pas, Messieurs, qu'il ne se dépense parmi vous beaucoup de travail et de conscience sur la littérature française. Mais vous ne savez pas assez — vous disons-nous assez ? — que c'est fini pour vous des dissertations de rhétorique et des réponses de baccalauréat. Vos maîtres du lycée se préoccupent surtout de faire que Racine, Bossuet, Hugo vous disent quelque chose : ils travaillent à obtenir que votre être vibre, s'excite, entre en activité au contact d'un texte riche en idées ou beau de forme, à vous rendre capables d'une réaction personnelle dans vos lectures. Ils vous font découvrir dans la littérature française, comme dans les autres, des idées générales propres à élargir et consolider votre esprit. Ils vous ont fait étudier la littérature française pour vous. C'était bien. Mais ici il s'agit de l'étudier pour elle.

Si l'on part de ce principe, Messieurs, je crois que l'on pourra se

mettre d'accord au moins sur quelques conditions générales de notre étude et de notre enseignement. Je ne vous paraîtrai pas téméraire en affirmant que cette étude et cet enseignement se proposent la connaissance de leur objet. Le doute transcendant sur la possibilité de cette connaissance, ne nous arrêtera pas, par la raison même qu'il frappe toute science humaine. La différence qu'il y a entre la certitude des sciences mathématiques, ou même physiques et naturelles, et celle où nous pouvons atteindre, ne fera pas non plus de difficultés. L'histoire littéraire prend place parmi les sciences historiques, et se contente des espoirs qu'on permet aux historiens. Elle n'en demande pas plus. Elle ne prétend pas donner une connaissance à la rigueur scientifique ; mais elle cherche la connaissance telle quelle, où elle arrive, par une méthode scientifique.

Un philosophe contemporain a très bien fait cette distinction. Je ne puis mieux faire, Messieurs, que de vous citer ses paroles. Ce qu'il dit des questions psychologiques et morales, s'applique à merveille aux questions littéraires.

« Nous sommes de ceux qui pensent, disait M. Rauh, qu'il y a relativement à ces questions une attitude scientifique possible.... Mais ce ne sont pas tels et tels procédés qu'il faut emprunter à la science, c'est son esprit. Ceux qui se sont prévalus de son autorité l'ont en réalité compromise, comme font les naïfs admirateurs qui empruntent à leurs modèles leurs gestes et leurs manières.... Il nous paraît qu'il n'y a pas de science, de méthode universelle, mais seulement une *attitude scientifique* universelle.... On a longtemps confondu avec l'esprit scientifique même la méthode de telle science, en raison des résultats précis où elle conduisait. Les sciences du monde extérieur sont ainsi devenues le seul type de la science ; et comme il a été reconnu impossible et très hypothétique de rattacher, par exemple, les faits moraux ou sociaux aux faits biologiques, les faits de conscience aux faits physiologiques, la banqueroute de ces recherches a fait croire à celle de l'esprit scientifique même. Mais l'unité des sciences physiques et des sciences morales n'est qu'un postulat, et il n'est pas prouvé, parce que cette unité demeure approximative, que l'on ne puisse apporter, dans l'application de deux méthodes différentes à deux ordres de sciences, le même esprit scientifique. Il en est ainsi, au reste, dans les sciences mêmes du monde physique. Bien des généralisations y ont été reconnues fausses, ou hasardées, ou prématurées, renvoyées à un avenir lointain ou même incertain : ainsi la réduction regardée par Descartes

(1) F. Rauh, *De la méthode dans la psychologie des sentiments*, 1899.

comme accomplie de la physiologie à la mécanique. Il y a cependant une attitude de l'esprit à l'égard de la nature qui est commune à tous les savants. Ici comme en bien d'autres domaines, l'unanimité doit être cherchée non plus dans la matière, mais dans la forme de la connaissance ».

Je livre cette page, Messieurs, à votre méditation. Elle vous découvre la position dans laquelle nous pouvons tenir à la fois contre la fantaisie impressionniste, et contre le dogmatisme systématique.

En littérature, moins que dans aucune partie de l'histoire, sauf l'histoire de l'art, nous ne pouvons songer à nous affranchir de nos impressions : notre connaissance de Racine comme de Rembrandt dépend de la réaction que ce qu'il y a de plus individuel en nous rend en présence d'une tragédie de l'un ou d'un tableau de l'autre. Vouloir éliminer cette réaction, comme subjective et variable, ce ne serait pas épurer, ce serait supprimer la connaissance littéraire. Et dans la pratique, cette élimination ne serait que l'exclusion de notre individualité au profit de l'individualité d'un autre, historien, critique, ou professeur. Quand on ne prend pas en soi l'élément subjectif de la connaissance littéraire, on est forcé de le prendre chez La Harpe ou Taine, chez Sainte-Beuve, ou Demogeot : la sincérité y perd, et la science n'y gagne pas. Admettons donc l'impression comme un facteur, mais non pas comme le seul facteur de notre connaissance. En reconnaissant son droit, définissons-le ; l'impression légitime est une intuition de la beauté ou de la vie. Il faut l'enfermer rigoureusement dans cette fonction, et ne pas nous laisser aller à juger par elle des faits, des rapports, des filiations, des causes. Notre attitude donc sera scientifique, si nous savons évaluer la part d'indétermination et de sentiment subjectif que comportent nos études, et si nous prenons toutes les garanties de la méthode pour nous préserver d'accroître, par l'indiscrétion de notre intervention personnelle, cette part inévitable et légitime.

D'autre part, ne croyez pas que la méthode scientifique de l'histoire littéraire consiste à transporter dans l'histoire littéraire les méthodes, encore moins les hypothèses des sciences physiques et naturelles. Ne vous laissez pas éblouir par ces tentatives, quelle que soit la puissance d'esprit qu'elles révèlent. Si nous commençons par poser l'assimilation du poème à la plante, du genre littéraire à l'espèce vivante, nous faussons la recherche, dont la conclusion doit décider si cette assimilation est possible. Nous choisissons à notre insu les faits qui nous donnent raison ; et nous excluons les autres. Nous mutilons le réel, en prétendant l'expliquer. Laissons donc les sciences de la nature se faire, et faisons de notre côté l'histoire litté-

raire. Formons des collections de faits authentiques et de jugements vérifiés, autant qu'il sera possible. Peut-être dans quelques siècles nos descendants sauront-ils si l'univers physique et l'histoire de l'esprit humain obéissent aux mêmes lois, manifestent le même mécanisme et la même évolution : nous n'en pouvons rien savoir. Ne commençons donc pas par affirmer l'unité.

Au lieu d'emprunter leurs méthodes à des sciences dont l'objet n'a peut-être aucun rapport avec le nôtre, consultons notre objet : il nous dictera notre méthode.

Notre objet, ce sont les œuvres de la littérature française : dois-je m'attarder à vous démontrer qu'il n'y a pas d'étude sérieuse ni de connaissance exacte d'une chose qui appartient au passé, si on n'essaie de la voir dans le passé auquel elle appartient, c'est-à-dire si on ne la considère historiquement. On pourra donner à l'édifice la forme et les proportions qu'on voudra : le fondement est là. Aucun jugement, aucune théorie, aucune impression n'a de valeur, que si l'histoire l'autorise. C'est elle qui doit nous fournir tous nos matériaux.

Mais les ouvrages des hommes qui vivaient il y a cinquante, cent, trois cents ans sont là devant nous : ne suffit-il pas de les bien lire ? Supposez, messieurs, tout le goût, tout le sentiment, toute la profondeur que vous pourrez. Sans l'histoire cela conduit à faire l'*ode sur Namur* pour donner aux dames l'idée de Pindare ; cela conduit à marquer, avec Fénelon, le chœur comme un défaut de la tragédie grecque ; cela conduit à transcrire l'*Iliade* dans des *Franciades* et des *Henriades*. Il n'y a pas aujourd'hui de lettré croyant encore à la toute-puissance du goût, pas d'impressionniste enfoncé dans sa subjectivité, qui ne charge ses jugements de beaucoup d'histoire. Mais cela ne suffit pas : il ne faut pas mêler des vues historiques à ses impressions, selon le hasard des études ou des réflexions qu'on a faites. Il faut se soumettre à la méthode de l'histoire, et, par elle, dominer, contrôler ses impressions.

Je ne vous exposerai pas les règles de cette méthode ; vous avez ici des maîtres plus qualifiés que moi pour vous les dire, et pour vous dresser à les appliquer. Choisissez-vous, Messieurs, — je parle aux futurs candidats des diplômes littéraires — choisissez un ou deux cours d'histoire. Voyez comment la vérité s'y poursuit, s'y prépare, par quelles opérations se déterminent les conditions et les limites de la connaissance, sur un point donné. Vous saurez ensuite aborder comme il faut une question littéraire.

Ne vous méprenez pas, Messieurs, à mes paroles. Je ne vous conseille pas d'employer les œuvres littéraires seulement comme docu-

ments historiques, de réduire l'histoire littéraire à l'histoire politique et sociale. Nous avons un usage à faire de Saint-Simon, et à plus forte raison de Bossuet et de Molière, qui n'est pas celui qu'en fera l'historien de Louis XIV. Notre objet est historique : mais il est une province de l'histoire comme l'histoire de la philosophie et l'histoire de l'art. Nous ne devons pas étudier la littérature pour l'histoire, mais comme une partie de l'histoire.

Ayant un objet distinct, nous aurons une méthode distincte. Mais notre objet étant une espèce de l'histoire, notre méthode sera une variété, une adaptation, un prolongement de la méthode historique. Tout se ramène à combiner l'exercice de la critique historique avec les impressions personnelles, à prendre toutes les mesures exactes et toutes les constatations certaines que l'on peut, pour corriger les illusions et limiter les variations du goût subjectif.

Montaigne, c'est les *Essais*, et les *Essais*, c'est un texte, un *imprimé*. Les problèmes de la pensée de Montaigne ne sont souvent que les problèmes du texte des *Essais*. Si vous ne distinguez pas dans ce livre la rédaction de 1580 des surcharges de 1588, puis de 1595, Montaigne est souvent incohérent et incompréhensible. Séparez les dépôts successifs de sa pensée dans les diverses éditions de son ouvrage, tout devient je ne dis pas facile, mais plus facile. Un *mais* rebelle à toute subtilité de commentaire vient, par-dessous une grande page d'additions, se raccorder à un *non seulement* qui lui était d'abord contigu. De même, le secret du sens du *Contrat social* est en grande partie dans ces premiers brouillons qu'on a récemment publiés, et dont un de vos maîtres a vigoureusement discuté la portée. De ces exemples, Messieurs, nous devons retenir ceci : quand on lit, il faut savoir ce qu'on lit, ce qu'est en sa condition matérielle l'imprimé qu'on a sous les yeux, d'où il provient, et quel original manuscrit il reproduit. Dans les divers états d'un ouvrage, à travers les brouillons refaits et les éditions remaniées, s'inscrit le développement d'une pensée, la vie d'un esprit.

Mais, pour reprendre mon exemple, si les *Essais* sont Montaigne, nous atteignons pourtant Montaigne hors de ces *Essais*. Un journal de voyage, des lettres, des papiers de famille, des procès-verbaux du Parlement nous ébauchent de sa vie et de son caractère une idée par laquelle la figure révélée dans les *Essais* se précise, et parfois se corrige. On peut se donner un vif plaisir en ne lisant que les *Essais* : pour être sûr de les comprendre, il faut se résoudre à les flanquer du tas de documents exhumés par les Payen et les Malvezin, et de quelques gros volumes des *Archives historiques du département de la*

Guyenne. Nous voilà conduits à nous enquerir de la vie de l'auteur, de ses relations à un pays, à un temps, à certaines grandes affaires et intérêts généraux, des œuvres antérieures, des états de goût, de croyance, de mœurs, de législation auxquels son livre est adapté ou coordonné. Mais nous ne revenons pas pour cela aux philosophies systématiques de la littérature. Il ne s'agit pas pour nous de présenter le livre comme le produit nécessaire de certaines causes générales, race, milieu, moment, évolution, mais simplement de disposer autour du texte tous les faits qui peuvent en préciser la portée, et enchaîner le plus possible notre liberté individuelle d'interprétation. Je ne sais pas si Rousseau *devait* écrire son *Emile* : je le croirais assez, puisqu'il l'a écrit. Mais je m'enquiers de la vie et de l'époque de Rousseau pour déterminer le sens, et non la nécessité de l'*Emile*, pour me bien assurer que je le lis selon l'esprit de Rousseau, et non selon le mien.

La même idée me conduira à rechercher la façon dont avant moi on a connu, on a senti les œuvres dont je m'occupe. Ce ne sera ni par vanité d'érudit, ni par paresse d'esprit, que je voudrai savoir ce qu'on a dit avant moi. Je ne chercherai pas les livres où mon étude est toute faite, mais ceux qui me donnent les moyens de la faire. Je regarderai toujours moins les jugements d'autrui, que les matériaux de leurs jugements. Je distinguerai dans ce qu'ils disent ce qu'ils savent et ce qu'ils aiment. De ce qu'ils savent j'enrichirai ma connaissance, et par leurs impressions je contrôlerai mon sentiment. Je garderai mon indépendance : je ne les croirai pas sur parole, je ne renoncerai pas à mon humble personne, par respect pour leur haute autorité. Leur goût avertira seulement le mien, et m'aidera à séparer dans mes jugements ce qui est moi de ce qui réellement est mon auteur. Ne craignez pas, Messieurs, ces excursions laborieuses de bibliographie : elles vous seront salutaires. D'abord elles vous feront connaître et manier notre outillage, éditions, collections, périodiques, catalogues, répertoires, inventaires : vous devez apprendre (et cela vient vite par l'usage) où sont les choses, et les moyens d'aller aux choses. En un sens, le seul endroit où vous apprendrez à bien étudier la littérature française, c'est la Bibliothèque : soyez-y assidus comme aux cours. Alors, habitués à extraire les faits de leurs cachettes, des thèses de doctorat, des revues de sociétés savantes, vous serez vaccinés contre ce mal qui a sévi en littérature plus qu'ailleurs, l'ingéniosité qui invente ce qu'elle ne sait pas, parce que ce serait trop long de l'apprendre.

L'histoire littéraire, Messieurs, a, comme l'histoire politique, ses sciences auxiliaires, dont elle emprunte de la précision : examen

des manuscrits, critique des textes, biographie, bibliographie. Diverses sciences principales se rangent, de son point de vue spécial, à la fonction de sciences auxiliaires : l'histoire, par exemple, et toutes ses branches, la philosophie, la grammaire, auxquelles il faut sans cesse, dans les questions particulières, emprunter des résultats et des méthodes. Une question littéraire contient à l'ordinaire une série de questions philologiques, bibliographiques, historiques, philosophiques : si l'on sait les poser et les résoudre avec exactitude, l'indétermination que la diversité des sensibilités et des goûts peut laisser se réduit souvent à bien peu de chose.

En deux mots, ne pas mettre le sentiment et la logique à la place de l'observation, exclure les généralités nées hors des faits que l'on étudie, ne faire que des hypothèses particulières inscrites dans le cercle de la recherche actuelle, rechercher dans le passé ce passé même et non le présent et nous-mêmes, se placer modestement dans le rang des travailleurs, et prendre la suite de ceux qui nous ont précédés, pour préparer la tâche à ceux qui viendront après nous, renoncer pour toujours à la prétention d'aller tout seul, par son propre esprit, au fond d'aucune question, surtout n'inventer jamais ce qui peut se constater, et se persuader que toute la beauté, toute la force d'une idée dépendent de sa vérification : voilà, Messieurs, les principales maximes dont tout le monde, je crois, tombera d'accord aujourd'hui.

Ces maximes ne sont pas nouvelles. Elles ont donné à la littérature grecque les historiens que vous nommerez sans que je les nomme. Elles ont porté les études de littérature médiévale au point que vous savez. Elles ont produit dans l'histoire même de la littérature française moderne d'excellents ouvrages ; et pour en rappeler quelques-uns, je n'aurai pas à chercher hors de cette maison. S'il est nécessaire de répéter encore ces maximes, c'est que les orateurs, les philosophes et les poètes se sont toujours promenés triomphalement à travers le champ de nos études.

Au reste, Messieurs, je ne voudrais défendre à aucun de vous d'être Taine, pas même Villemain, pour ne pas prononcer les noms des vivants. Quand un esprit supérieur jettera sa lumière sur le terrain que nous explorons, nous saurons l'admirer et lui applaudir. Nous en avons eu pour un quart de siècle à reconnaître et éprouver les idées que Taine nous avait jetées. Mais ce qui est misérable, ce sont les esprits moyens qui font du Taine sans être Taine : ce sont les braves gens qui, pouvant par l'emploi d'une exacte méthode fournir des travaux utiles et estimables, prétendent à l'éloquence ou à la philosophie, et déforment la matière qu'ils pourraient éclaircir.

Et après tout, Taine lui-même, si grand qu'il soit, se serait-il diminué à mieux posséder l'art de critiquer ses textes ? Sont-ce les lacunes de sa préparation qui le font un des grands esprits du siècle ? Soyez tout à fait rassurés, Messieurs : la méthode n'étouffe pas le génie. La collection patiente des faits, l'examen critique des documents ne sont pas des obstacles à la seule invention que nos études admettent, l'invention de la vérité.

Vous ne voulez pas tous, je le sais, être des historiens de la littérature, il y aura parmi vous des artistes que l'analyse esthétique des formes littéraires intéressera, des philosophes que la psychologie du génie captivera ou qui tenteront de préparer par des généralisations originales l'unité de la science humaine. Il y aura des professeurs qui n'ayant pas de temps à donner aux recherches, enseigneront la science faite, et guideront les jeunes esprits dans la découverte des chefs-d'œuvre. Il y aura enfin, je l'espère, des lettrés qui dans des carrières très diverses, administrateurs, négociants, colons, aimeront à lire pour eux, pour se développer, s'élargir, s'affiner, pour s'assimiler les idées et se réjouir des formes qui leur agréeront. Tout cela est légitime. Nul ne songera à condamner toutes ces directions de l'activité intellectuelle. Mais à qui donc sera-t-il inutile d'avoir appris comment se fait et dans quelles limites se fait la vérité dans l'ordre des études littéraires ? A qui sera-t-il inutile d'avoir manipulé un instant la matière des jugements littéraires ? D'avoir appris à établir ou du moins à rechercher par un procédé rigoureux la concordance de ses impressions et de l'objet ? Quelque usage qu'on puisse faire de la connaissance littéraire, n'est-il pas bon et nécessaire de s'inquiéter d'abord de la qualité de cette connaissance, pour tâcher d'édifier son esthétique, sa philosophie, son enseignement, sa réflexion, et sa jouissance même sur un fondement de vérité ?

Et nous touchons ici, Messieurs, à une autre considération, qui est pour nous essentielle. Quand les méthodes que je viens de définir ne seraient pas la méthode unique de l'histoire littéraire, la condition préalable de l'exercice de toutes les autres méthodes qu'on préconise, elle serait du moins celle qui conviendrait à l'étude de la littérature française dans l'Université. Par elle la littérature cesse d'être un appendice parasite, un ornement disent les uns, un embarras disent les autres ; elle s'harmonise au plan général, à la fin essentielle d'une Université. La haute culture que vous venez chercher ici, c'est en deux mots le goût et le discernement de la vérité, par conséquent le respect et l'usage des méthodes, sans lesquelles on n'y peut aller. Et toutes ces méthodes spéciales que la variété de la

nature et les besoins de l'esprit indiquent, sont les formes d'une méthode générale critique et scientifique, que l'Université vous offre pour discipliner votre esprit. Permettez-moi ici de vous rappeler les termes si élevés et si justes par lesquels M. Lévy Bruhl la définissait l'an dernier devant vous :

« Cette méthode implique une lutte sans relâche, sous mille formes diverses, contre la tendance naturelle de l'esprit humain à imaginer plutôt qu'à examiner, à croire plutôt qu'à prouver, à accepter une opinion commune plutôt qu'à s'en défier. Celui qui s'est rompu à cette méthode en observe désormais les principes dans toutes les démarches de son intelligence. Il s'efforce, en toutes circonstances, de voir les choses telles qu'elles sont, et non telles qu'il est agréable de les voir... Par l'effet de la discipline que l'esprit s'est imposée à lui-même, la probité de l'intelligence devient une vertu du caractère, et comme une des formes de la conscience morale. »

Ainsi la science rejoint la vie, et il n'est pas besoin que vous vous destiniez à être des spécialistes de l'histoire littéraire pour trouver profit à l'étudier comme si vous vouliez devenir des spécialistes. Ce passage d'un ou deux ans à travers l'étude méthodique vous donnera des habitudes d'esprit excellentes surtout pour des Français. Notre mal — pourquoi ne pas l'avouer ? — notre mal n'est pas dans la stérilité des idées, mais dans l'insuffisance du contrôle. Nous avons tous ou presque tous besoin de la leçon que Pascal adressait au père Noël, sur la vanité des *belles pensées*, et nous demandons ou donnons trop volontiers la gloire à l'invention plutôt qu'à la justesse. Le jaillissement puissant ou brillant de la pensée nous séduit plus que son exactitude sévère, et la beauté se définissant pour chacun de nous par ce qui lui agréait, nous recevons trop aisément de notre fond intime ou des mains d'autrui toutes les suggestions ou constructions qui nous agréent, c'est-à-dire qui flattent notre désir et souvent notre intérêt. Nous appelons vérité ce que nous voulons qui soit vrai.

Certains cherchent le remède dans la restauration de l'autorité. Mais ne vaut-il pas mieux guérir les abus de la liberté par une extension de la liberté ? Libérons-nous de nous-mêmes, de nos affections, de nos passions, de notre égoïsme : donnons-nous notre loi qui nous arrachera à ces servitudes internes comme aux extérieures. Cette loi sera la vérité. Dans cette discipline volontaire où existe la véritable liberté, nous trouverons par surcroît la tolérance réciproque et la paix sociale. L'accord sur la méthode ôte le venin aux disputes sur les résultats. On peut communier dans la recherche plus largement que dans la possession de la vérité. Il arrive encore

que les savants s'injurient : ils ne s'égorgent plus. Les inquisitions et les persécutions deviennent impossibles aux esprits méthodiques et critiques : et ce n'est pas le scepticisme, comme on croit vulgairement, qui les fait tolérants, c'est le respect au contraire de la raison et de la vérité.

GUSTAVE LANSON.

Après la lecture de ce discours, le doyen donne connaissance de son rapport annuel sur les travaux de la Faculté pendant l'année 1900-1901.

Il rappelle d'abord les changements survenus dans le personnel enseignant : nomination de MM. Thomas et Brunot comme titulaires des deux chaires nouvelles de *littérature et philologie romanes* et d'*histoire de la langue française* ; nomination de MM. G. Lanson et E. Lintilhac à deux conférences de littérature française ; de M. Dejob à une conférence d'italien ; de M. Collignon à la chaire d'archéologie laissée vacante par la retraite volontaire de M. G. Perrot ; de MM. Denis et Langlois comme professeurs adjoints. Il rappelle aussi que l'ancienne chaire de langues et littératures d'origine *germanique* vient de faire place à une chaire de *langue et littérature allemande*, confiée à M. Lichtenberger, et à une chaire de *langue et littérature anglaise* (fondation de l'Université de Paris), dont le nouveau titulaire est M. Beljame. A propos des cours libres, le doyen rappelle la perte de M. Bertin et rend hommage à la mémoire de ce professeur de talent.

Le rapport donne ensuite les chiffres relatifs au nombre des étudiants inscrits (1.685) et au résultat des divers examens ou concours. A noter particulièrement le nombre des étudiants reçus aux diverses agrégations (32), et ce fait que, sur trois nouveaux membres de l'école d'Athènes, deux sont d'anciens étudiants de la Faculté. A la licence, 615 candidats se sont présentés, 227 ont été reçus. Le nombre des thèses pour le doctorat ès lettres a été de 23, dont beaucoup fort remarquables.

A côté des examens d'Etat, les examens purement universitaires donnent lieu aussi à des observations intéressantes. Le nouveau « certificat d'études françaises » a été recherché par 48 candidats ou candidates, dont 41 l'ont obtenu, quelques-uns d'une manière brillante. Le doctorat d'Université a suscité trois thèses qui sont toutes des travaux de grand mérite.

Le rapport se termine par quelques mots sur l'achèvement des dernières installations de la Sorbonne et sur l'attrait de plus en plus vif qu'elle exerce au dehors.